



## Le Labeur d'un Dieu...

J'ai réuni mes rêves dans un air argent  
Entre l'or et le bleu  
Et doucement les ai drapés et les ai abandonnés,  
Mes bijoux de rêves de vous.

J'avais espéré bâtir un pont d'arc-en-ciel  
Mariant le sol au ciel  
Et semer sur ce puceron de planète dansante  
Les modes de l'infinité.

Mais trop brillants étaient nos cieux, trop éloignés,  
Trop fragile leur étoffe éthérée ;  
Trop splendide et soudaine notre lumière n'a pu tenir ;  
Les racines n'étaient pas assez profondes.

Qui veut ici amener les cieux  
Doit lui-même descendre en l'argile  
Et porter le fardeau de la nature terrestre  
Et suivre la douloureuse voie.

Contraignant ma divinité en bas je suis venu  
Ici sur la terre sordide,  
Ignorant, œuvrant, humain devenu  
Entre les portes de mort et naissance.

J'ai creusé profond et longtemps  
Parmi l'horreur de l'ordure et la boue  
Un lit pour la chanson du fleuve d'or,  
Un foyer pour le feu immortel.

Dans la nuit de la Matière j'ai peiné et souffert  
Pour apporter le feu à l'homme ;  
Mais la haine de l'enfer et la malice humaine  
Sont mon lot depuis qu'a commencé le monde

Car de son moi animal le mental de l'homme est la dupe ;  
Espérant vaincre ses appétits,  
Il héberge en lui un Elfe monstrueux  
Enamouré de la douleur et du péché.

L'Elfe gris répugne à la flamme du ciel  
Et à toutes les choses heureuses et pures ;  
Jouissance et fureur et souffrance seules  
Peuvent faire durer son drame.

Tout à l'entour est ténèbres et lutte :  
Car ces lampes nommées par les hommes soleils  
Ne sont que reflets à mi-route en cette vie de faux pas,  
Émis par les Immortels.

L'homme allume ses petites torches d'espoir  
Menant à un bord qui croule ;  
Un fragment de la Vérité est sont plus large horizon.  
Une auberge son pèlerinage.

La Vérité des vérités les hommes craignent et nient,  
La Lumière des lumières ils refusent ;  
À des dieux ignorants ils élèvent leurs cris  
Ou d'un démon ils élisent l'autel.

Tout ce qui était trouvé doit être à nouveau cherché.  
Chaque ennemi abattu renaît,  
Chaque bataille est inlassablement livrée et relivrée  
Le long des perspectives de stériles vies.

J'ai mille et une blessures béantes  
Et les rois des Titans m'assaillent,  
Mais je ne puis nie reposer avant que soit remplie ma tâche  
Et que sa Volonté éternelle soit faite.

Comme se moquent et ricanent à la fois diables et hommes !  
Ton espérance est la tête de la Chimère  
Peignant le ciel avec sa teinture de feu.  
Tu choiras et gira ton œuvre anéantie.

Qui es-tu qui babilles de bien-être céleste  
Et de joie et d'espace d'or  
À nous qui sommes des épaves sur les mers inconscientes  
Et liés au destin de fer de la vie ?

Cette terre est nôtre, un champ de la Nuit  
Pour nos maigres feux vacillants.  
Comment tolérerait-elle la Lumière sacrée  
Ou souffrirait-elle les désirs d'un dieu ?

Allons, abattons-le, mettons fin à sa course !  
Nos cœurs seront alors délivrés  
Du poids et de l'appel de sa gloire et sa force  
Et du frein de sa vaste paix blanche.

Mais le dieu est la dans ma poitrine mortelle  
Qui combat contre l'erreur et le sort  
Et fraie un chemin parmi la fange et la lie  
À l'immaculé sans-nom.

Une voix cria, "Va où nul n'est allé !  
Creuse plus profond, plus profond encore  
Jusqu'à gagner la pierre de fondation sinistre  
Et frapper à la porte sans-clef."

Je vis une Fausseté foncière plantée  
À la racine même des choses  
Où le Sphinx gris garde en sommeil l'énigme de Dieu  
Sur les ailes déployées du Dragon.

Je laissai les dieux de surface du mental  
 Et les mers insatisfaites de la vie  
 Et par les voies sans issue du corps plongeai  
 Vers les mystères d'en bas.

J'ai fouillé dans le cœur affreux de la Terre muette  
 Et entendu la cloche de sa messe noire.  
 J'ai vu la source d'où partent ses agonies  
 Et la raison interne de l'enfer.

Gémissent au-dessus de moi les murmures du dragon  
 Et voltigent les voix des gobelins ;  
 J'ai pénétré le Vide où naquit la Pensée,  
 J'ai marché dans le puits sans fond.

Mes pieds ont foulé des marches de désespoir,  
 Cuirassés d'une paix immense,  
 En apportant les feux de la splendeur de Dieu  
 Dedans l'abîme humain.

Lui que je suis était toujours avec moi ;  
 Tous les voiles maintenant se déchirent.  
 J'ai entendu Sa voix, porté  
 Sa volonté Sur mon large front impassible.

Un pont est lancé sur le gouffre entre profondeurs et hauteurs  
 Et tombent à flots les eaux d'or  
 Dévalant la montagne saphir à crête d'arc-en-ciel  
 Et luisant d'une rive à l'autre.

Le feu du ciel est allumé au sein de la terre  
 Et brûlent ici les soleils immortels ;  
 Par une faille-prodige dans les bornes de la naissance  
 Les esprits incarnés aspirent

Comme flammes aux royaumes de Vérité et Félicité :  
 Descendant un escalier rouge or, tournent  
 Les radieux enfants du Paradis  
 Claironnant la fin des ténèbres.

Un peu plus et les portes de la vie nouvelle  
 Seront taillées dans la lumière argent  
 Avec son toit doré, ses sols de mosaïque  
 En un vaste monde nu et resplendissant.

Je laisserai mes rêves dans leur air argent,  
 Car sous une robe or et bleu  
 Se mouvra sur la terre en un corps et pure  
 La vérité vivante de vous.

**Sri Aurobindo**